

## Lovebugs

Adrian Sieber n'est pas quelqu'un de rancunier, mais il a une mémoire d'éléphant. C'est ce que je remarque dès le début de la conversation. Assis avec Thomas Rechberger (guitare) et Simon Ramseier (batterie), le chanteur des Lovebugs me parle des erreurs et des errances qui l'ont amené à réaliser «Land Ho!», son nouvel album. «Je t'ai appelé il y a 23 ans» se souvient Adrian le sourire en coin. Il se rappelle m'avoir envoyé son premier album espérant que moi, londonien d'adoption, je l'encense. Après tout, je vis et je travaille dans la métropole de la britpop. «Quand je n'ai rien vu venir, j'ai pris mon téléphone pour t'appeler. Et tu m'as dit assez clairement qu'il ne correspondait pas à tes attentes (rires).» (...)

Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts depuis. Le quintette bâlois a sorti douze albums, six d'entre eux s'étant classés dans les premières places du hit-parade suisse. Mais le cœur n'y était plus après le dernier album «Life is Today» (...). Les membres du groupe avaient tous fondé une famille. «Nous étions conscients que nous ne pouvions plus nous investir à 500% comme avant.» confie Adrian. «C'était vraiment frustrant. Je leur ai dit: «Les amis, je m'arrête là.» Après deux semaines de silence radio, c'est Thomas qui saisit son téléphone pour appeler les autres: «Pas possible que cela finisse d'une façon aussi minable. Vidons nos comptes et louons un studio, on verra bien ce qu'il va se passer.» Le moment était bien choisi. Le contrat avec la maison de disques était arrivé à échéance, personne ne pouvait donc dicter quoi que ce soit au groupe. «On s'est dit: *fuck it*, faisons de la musique, un point c'est tout.»

Avant, les Lovebugs étaient les rois de la planification. Tout était organisé avant même qu'ils n'aillent en studio. Là, il fallait avant tout faire preuve de spontanéité. Le groupe s'installe tranquillement au Funkhaus de Berlin, un studio digne d'un musée où règne une merveilleuse ambiance surannée, avec ses chansons encore toutes fraîches. Là, il fait ce qu'il sait faire le mieux: jouer en live. Aucune idée n'est trop folle, aucun appareil d'effets n'est trop poussiéreux et aucune chambre d'écho n'a trop de réverbérations pour être essayé. Personne n'est réellement satisfait du résultat malgré cet envol d'inspiration, ce qui est plutôt décourageant. Adrian se souvient: «Trois mois plus tard, nous étions assis là avec un master finalisé et les caisses vides. Nous devons nous rendre à l'évidence: ce n'est pas ce que nous voulions! C'était trop lisse. Il manquait ce côté brut et viscéral que nous cherchions.»

Heureusement pour nous, une équipe de tournage avait filmé les sessions d'enregistrement pour les besoins d'un reportage. «En visionnant le film, nous trouvions génial le rendu des morceaux.» Le groupe décide alors d'étudier les enregistrements à la loupe et de les confier, accompagnés de quatre nouvelles productions, au remixeur talentueux Peter Schmidt (Depeche Mode, Jeremy Days, Diamanda Galas et d'autres). Ce dernier parvient à reproduire comme par magie le son organique et le caractère spontané qui faisaient la particularité des sessions originales.

«Land Ho!» est l'album le plus varié et le plus drôle aussi des Lovebugs. Le spectre musical est large et va du ver d'oreille pop de «Land Ho!» à la 'presque' rumba ensoleillée de «Sunshine for Breakfast» en passant par les guitares lourdes de «Juxtapose». L'album se poursuit avec le reggae bâlois décontracté de «Lazy Swazy» et la ballade «Too Close to Touch». Cerise sur le gâteau, le mélange subtil de «Shylight». Simon Ramseier résume parfaitement le nouvel état d'esprit des Lovebugs: «Nous avons pas mal ruminé. La musique est-elle encore appréciée ou n'est-elle plus qu'un accessoire superflu, *nice to have*? Et puis nous avons réalisé que la seule raison nous poussant à faire de la musique est que nous aimons cela.»

Texte de Hanspeter Künzler